

For **EVERGREEN**[®] *Forest*

1/1 : 1/5



N i c o l a s R o y e r

m a r s - d é c e m b r e 2 0 0 9

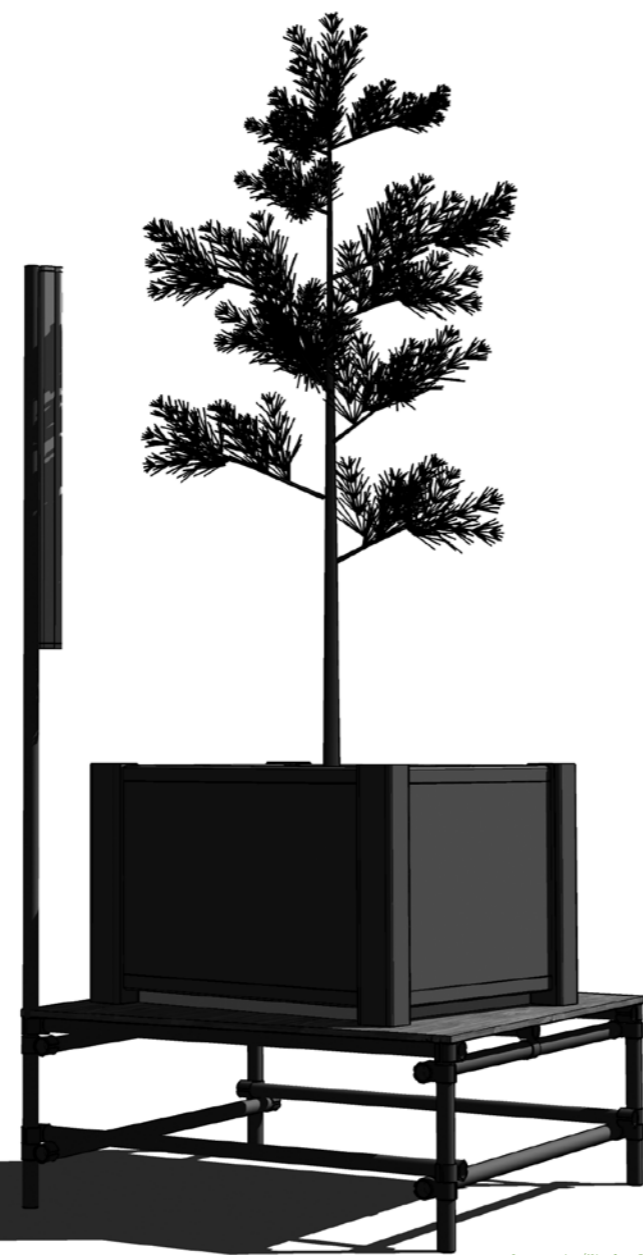
Musée de Bibracte en collaboration avec le Parc Saint Léger, Centre d'art contemporain

Pour notre société urbaine, la forêt est d'abord ressentie comme le dernier refuge naturel. Pourtant c'est un milieu parfaitement artificiel - « anthropisé » comme aiment le dire les archéologues -, qui porte la marque de millénaires d'usage et d'exploitation. Pour qui sait les repérer, mille indices témoignent de cette très longue histoire, à l'échelle macroscopique (la diversité des essences, les traces d'aménagements anciens fossilisés sous la forêt...) et microscopique (pollens piégés dans les tourbières).

Nicolas Royer, artiste éminemment urbain, qui aime mettre en scène les icônes de notre temps, ne regarde pas la forêt du Mont Beuvray comme tout bon citoyen, ou plutôt comme les gestionnaires du site considèrent que leurs visiteurs devraient regarder « leur » forêt, d'apparence primordiale, recouvrant de ses vénérables ramures les restes de la ville gauloise. Avec son regard affûté, sélectif et aussi très sensible, Nicolas Royer est attentif aux signes qui montrent que la forêt n'échappe pas aux effets de la société de consommation globalisée : elle est gérée/exploitée selon une logique industrielle. Ses produits sont exportés au loin, jusqu'en Amérique du Nord, en Afrique, voire même en Extrême-Orient (puisque le bois du Beuvray a contribué à reconstruire la ville japonaise de Kobé, détruite par un séisme en 1995). Ils sont utilisés de multiple façon (bois de chauffe, panneau d'aggloméré, palette, charpente...). L'exploitation forestière n'est qu'une étape dans un processus industriel, qui est d'ailleurs fortement mécanisé : les machines à abattre n'ont rien à envier en matière de sophistication aux robots des chaînes de montage de l'industrie automobile.

Cette intervention nous montre qu'il y a différentes manières de regarder un objet et que le déplacement du regard est nécessaire pour mieux l'appréhender. Comme l'artiste, le scientifique (l'archéologue) doit toujours se demander si le regard qu'il porte est pertinent ou s'il ne doit pas décaler son point de vue. Le point de vue singulier de Nicolas Royer nous montre aussi que face à l'objet géographique, c'est le regard qui construit le paysage, considéré ici comme perception (subjective) de la nature. Nicolas Royer nous aide donc à voir autrement le paysage forestier du Mont Beuvray et à mieux l'appréhender. N'hésitant pas à manier l'humour, en s'appropriant le label ô combien évocateur d'une grande firme de transport maritime, il exalte ce qui est devenu localement un enjeu de société : comment préserver (ou parfois reconstruire) une forêt diversifiée, « irrégulière », avec sa biodiversité et son ambiance pittoresque, sans mettre en péril la principale source de richesses du territoire. De ce point de vue, l'œil de l'artiste est aussi celui de toute notre génération, qui est confrontée aux nouveaux enjeux de la gestion durable et raisonnée des ressources de la planète. BIBRACTE remercie vivement Nicolas Royer pour s'être prêté au jeu de cette confrontation inédite pour lui avec un grand espace forestier et aussi le Parc Saint Léger, Centre d'art contemporain, pour se risquer une nouvelle fois - après un ballon d'essai en 2006 - à coproduire cet événement. Il faut aussi saluer la réflexion qui, au sein de la commission forêt et de l'agence culturelle du Parc naturel régional du Morvan, a permis de faire émerger le projet de cette commande.

Vincent Guichard
Directeur Général, EPCC Bibracte



© un-projet/Nicolas Royer

For EVERGREEN® Forest

1/1



© un-projet/Nicolas Royer

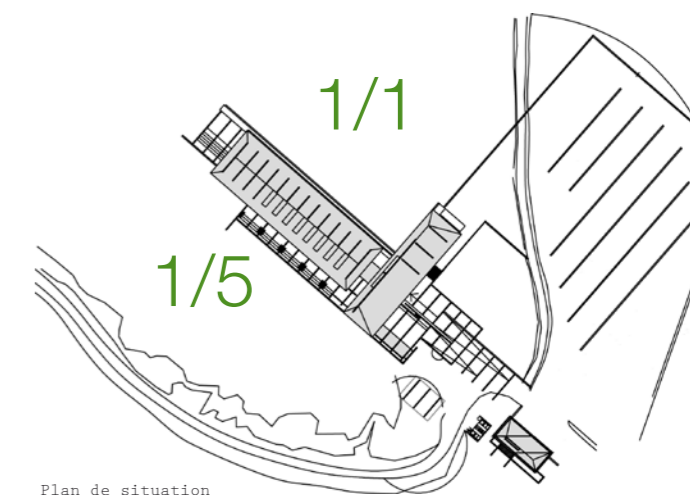
Son titre pourrait être celui d'un conte de fées. Comme la poule aux œufs d'or de Jean de La Fontaine, la « forêt verte pour toujours » (ou « à jamais », « for ever green » en anglais) serait un puits sans fond de verdure, une source renouvelée de végétal, un vivier éternel d'arbres. Elle abriterait l'un des patrimoines les plus importants de notre quotidien, inépuisable, celui qui nous oxygène, nous réchauffe, nous abrite, et nourrit nos âmes : les arbres.

La For EVERGREEN® Forest n'est pas une forêt, mais une œuvre ; derrière elle se cache cependant une véritable forêt, poumon vert du Morvan. A l'instar de beaucoup d'héroïnes de contes de fées, dans sa configuration actuelle de forêt composée à 40% de résineux, celle du Morvan n'est ni là depuis toujours, ni pour toujours. Née au XIXe siècle avec l'enrésinement des forêts, elle disparaît aujourd'hui plus rapidement qu'elle n'est replantée. Si elle est « for ever green », ce n'est pas tant parce que ses feuilles restent éternellement vertes, que parce qu'elle renaît de ses cendres, les jeunes arbres remplaçant les anciens abattus. Le roulement est accru avec les résineux, adultes en 40-80 ans - alors qu'il faut 300 ans aux feuillus pour atteindre leur maturité.

Posée dans le paysage, For EVERGREEN® Forest est tout autant un fragment de forêt devenu sculpture, soclé de métal et surélevé, qu'une portion de futaie prête à être transportée et exploitée. La forêt est littéralement mise en barquette, avec cette brutalité réservée habituellement aux pures images. L'œuvre révèle, non sans violence, l'« envers du décor », l'artificialité de cette forêt de production, l'importance cachée de la main de l'homme dans la reconfiguration forestière. Les douglas de la forêt du Morvan ne sont-ils pas finalement plus proches des œufs de poules d'élevage, que des chênes et des peupliers de notre imaginaire collectif ? L'intensité constante de leur coloris paraît même étrange ; on est si loin des forêts vivantes au gré des saisons et du temps du peintre Caspar David Friedrich. Pourtant, ces forêts de production sont belles, aussi. Oublie-t-on ce qu'elles représentent ? Ou ce qu'une « vraie » forêt a pu être, comme on a pris goût au lait en brique, au camembert industriel, aux biscuits sous cellophane ?

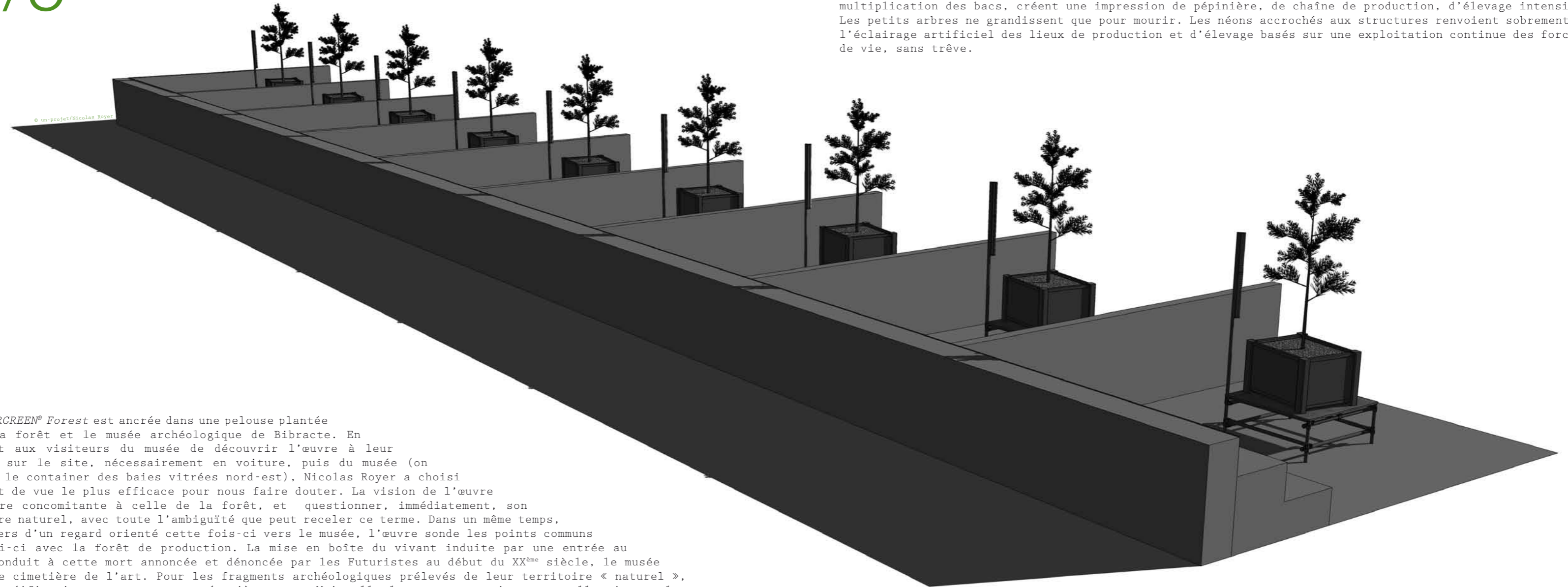


© un-projet/Nicolas Royer



Plan de situation

1/5



For EVERGREEN® Forest est ancrée dans une pelouse plantée entre la forêt et le musée archéologique de Bibracte. En imposant aux visiteurs du musée de découvrir l'œuvre à leur arrivée sur le site, nécessairement en voiture, puis du musée (on perçoit le container des baies vitrées nord-est), Nicolas Royer a choisi le point de vue le plus efficace pour nous faire douter. La vision de l'œuvre doit être concomitante à celle de la forêt, et questionner, immédiatement, son caractère naturel, avec toute l'ambiguïté que peut receler ce terme. Dans un même temps, au travers d'un regard orienté cette fois-ci vers le musée, l'œuvre sonde les points communs de celui-ci avec la forêt de production. La mise en boîte du vivant induite par une entrée au musée conduit à cette mort annoncée et dénoncée par les Futuristes au début du XX^{ème} siècle, le musée étant le cimetière de l'art. Pour les fragments archéologiques prélevés de leur territoire « naturel », cette muséification est presque une deuxième mort. Mais elle leur ouvre aussi une nouvelle vie, en les rendant accessibles, et compréhensibles, aux humains d'aujourd'hui. D'une certaine manière, les arbres de la forêt de production sont aussi amenés à vivre une autre vie, tout aussi utile, dans leur métamorphose en feuille de papier, par exemple, et leur transfert sur des sites différents de celui de leur croissance. A une autre échelle, l'artiste fait lui-même un travail de fouille, sur des éléments que la société garde cachés, et sur lesquels nous préférons rester aveugles. Comme les cabanes à miroirs posées par Buren dans les musées où il est invité, et qui bouleversent la perception des espaces et des objets alentours en nous offrant une vision à facettes incluant des éléments cachés, ou qu'on ne regarde pas (comme les plafonds), For EVERGREEN® Forest cristallise, sur le fond, une nouvelle vision des entités qui composent son (et notre) paysage.

De l'autre côté du musée / du miroir, Nicolas Royer a créé une deuxième œuvre, 1/5. Dans les neuf alvéoles extérieures du musée archéologique créées pour accueillir les ateliers pédagogiques de plein air, il a installé neuf structures en acier, utilisées pour couvrir les fouilles. Chacune porte un bac en plastique gris, dans lequel est planté un « petit » douglas de deux mètres : l'ensemble constitue, en quelque sorte, une maquette au 1/5 de l'œuvre principale, elle-même intitulée 1/1. La taille des arbres, comme la multiplication des bacs, créent une impression de pépinière, de chaîne de production, d'élevage intensif. Les petits arbres ne grandissent que pour mourir. Les néons accrochés aux structures renvoient sobrement à l'éclairage artificiel des lieux de production et d'élevage basés sur une exploitation continue des forces de vie, sans trêve.

La répétition à l'identique des cellules dessine une grille en volume qui n'est pas sans rappeler les visions cauchemardesques de certains architectes de la fin des années 60 et du début des années 70. No-Stop City (« ville sans fin » sous-titrée « ville chaîne de montage du social ») d'Andrea Branzi/Archizoom, les Istogrammes de Superstudio, ou Exodus ou les prisonniers volontaires de l'architecture de Rem Koolhaas et Elia Zenghelis constituaient autant de projets de villes critiques d'une société basée sur un modèle unique, multiplié, certes moins cher mais niant les particularités des individus.



Si ces interventions constituent pour Nicolas Royer une première approche du paysage, elles n'en poursuivent pas moins avec force un travail initié depuis plusieurs années sur l'analyse et la mise en exergue des évolutions de notre société, dans ses dimensions constitutives de production et de consommation. En 2004, pour sa série de peintures intitulées « Suite au kebab », l'artiste transposait le geste de fabrication de ces sandwiches d'origine turque, expert, rapide et efficace, mais aussi adapté à chaque demande, en un geste (une gestuelle ?) pictural. Avec deux ou trois ingrédients, des couleurs acryliques maniées au pinceau, il peignait en quelques minutes une forme que l'on pouvait lire comme étant la broche d'agneau, et qu'il ne retouchait plus. La fabrication des peintures se fit en série, chaque kebab étant à la fois quasiment identique au précédent par sa gestuelle, et spécifique dans ses teintes et dans l'épaisseur du trait. Le kebab constituait ainsi une alternative personnalisée au hamburger, jusque là leader de la fast et cheap food. Plus récemment, Nicolas Royer attaque l'image lisse des logos de multinationales, qu'il salit (*Audi*, *Carrefour*, 2005) ou hybride en construisant de curieux mariages (*Mars Attac*, *Volvo Volvic VitteI*, 2008).

Peut-on s'arrêter à la ligne de frondaison des arbres, et négliger les sous-bois? Contempler les choses sans gratter leur surface ? En cette ère de (trop) grand polissage des comportements vis à vis de règles et de données qui n'en sont pas, une visite à Bibracte est non seulement lumineuse, mais salutaire.

Camille de Singly*

*Docteur en histoire de l'art contemporain. Camille de Singly est chargée des collections du Fonds régional d'art contemporain de la région Centre et enseigne à l'université de Paris III - Sorbonne Nouvelle. Membre de l'Association internationale des critiques d'art (AICA) et présidente de l'association Mixar, elle s'intéresse tout particulièrement aux pratiques d'investissement de l'espace urbain et aux collectifs de créateurs.



1-*Audi*, peinture 2005, acrylique sur toile, 41 x 33 cm
 2-*Kebab*, tableau 001 12 03, peinture 2008, acrylique sur toile, 81 x 65 cm
 3-*Volvic-Volvo-VitteI*, peinture 2008, acrylique sur toile, 100 x 81 cm
 4-*Mc-Kebab*, totem 2005, médium, peinture, acier, 5000 x 1500 x 1500 cm, exposition *Light Painting*, Collégiale Saint-Pierre-Le-Puellier, Orléans, 2005

Pourquoi de l'art contemporain dans un musée d'archéologie?

L'art est essentiel. La preuve en est donnée par le fait incontestable qu'il n'existe pas une seule société humaine qui ait pu se passer de lui. Les artistes ont toujours investi le passé, aux archéologues d'investir à leur tour le présent.

L'art est un lieu de partage et d'échange, l'archéologie l'est aussi ; ce simple constat peut justifier à lui seul l'engagement commun d'un centre d'art et d'un centre de Recherche à produire ensemble un événement artistique. Les expositions et événements culturels sont organisés pour un public qui a souvent le sentiment que les artistes et les chercheurs restent dans une pratique de leur activité « secrète » ou partagée par une communauté souvent trop restreinte. Ces manifestations ont pour vocation la création d'un espace de rencontre et de dialogue.

Nicolas Royer est un peintre d'aujourd'hui. Il peint parfois avec de la peinture et des pinceaux. D'autre fois, le tableau est peint avec d'autres outils : des résineux, un conteneur, des néons... Dans le conteneur, les racines des deux résineux sont soustraites à la vue et recouvertes de terre comme la ville antique de Bibracte est dissimulée au regard du visiteur car recouverte par la forêt. L'image produite ici présente un lien avec l'archéologie qu'il faut expliciter, comme il est nécessaire d'apprendre à lire un chantier de fouille.

La géométrie du conteneur fait écho à celle de l'architecture du musée. Cette dernière est conçue comme une métaphore des méthodes utilisées par les archéologues qui inlassablement relèvent, mesurent le terrain qu'ils viennent de mettre au jour, chaque parcelle fouillée étant carroyée comme dans un gigantesque jeu de bataille navale. Là tout est ordre, angle droit et ligne droite. Les douglas transplantés dans le conteneur à une distance précise sont deux échantillons représentatifs de la plantation de résineux et d'un mode de production. Le conteneur marqué de l'inscription EVERGREEN® renvoie aux transports et au commerce. Par un télescopage chronologique, le trafic des bois évoqué ici peut être mis en parallèle avec celui des amphores dans l'Antiquité. Ces récipients, volontiers qualifiés de « conteneur en céramique » par les spécialistes servent aux transports des denrées alimentaires : vin, huiles ou encore garum. A partir de fragments extraits du sol, les archéologues étudient la production et la circulation des amphores en Gaule. L'objectif est de retracer les circuits commerciaux, d'étudier les marchés et les types de consommation à travers les pays. On estime à près d'un million le nombre total des amphores vinaires parvenues à Bibracte. Certains vins sont consommés sur place et d'autres redistribués. Sur le col, la panse ou le pied des amphores, des estampilles, pas en anglais mais en grec ou en latin, lient les conteneurs au contexte de production. L'étude de ces marques montre qu'elles peuvent désigner le potier, le responsable de l'unité de production ou encore le propriétaire de l'atelier de fabrication. Ainsi, il est possible de retrouver l'itinéraire d'un produit de consommation et de monter que, dans la société gauloise comme dans la nôtre, il existe des stratégies commerciales. Concernant le vin, différentes études ont montré des choix de distribution de certains vins dans certains territoires.

La mise en œuvre du bois interroge les chercheurs sur la gestion des forêts à l'époque celtique. Lors d'expériences d'archéologie expérimentale menées à Bibracte et présentées dans le musée, des calculs ont porté sur le déboisement nécessaire à la construction du rempart interne : 20 000 m³ de bois pour 9500 mètres d'un rempart de 4 mètres de haut soit, un déboisement minimum de 125 hectares! Combien d'hectares encore faudrait-il ajouter si l'on pense au millier de maisons à ossature bois, à l'étagage des mines, à la construction des ponts et surtout au combustible nécessaire aux nombreux foyers et aux artisans du Feu ?

Éloïse Vial, responsable des actions éducatives, Bibracte

À propos de production, de commerce... et d'archéologie, deux publications de Bibracte :
 Arcelin 1998 : ARCELIN (P.), TUFFREAU-LIBRE (M.) - La Quantification des céramiques : conditions et protocole. Glux-en-Glenne : Centre archéologique européen du Mont Beuvray, 1998. Actes de la table-ronde du centre archéologique européen du Mont Beuvray (Glux-en-Glenne, 7-9 avril 1998). (Bibracte : 2).
 Olmer 2003 : OLMER (F.) - Les Amphores de Bibracte - 2 : le commerce du vin chez les Éduens d'après les timbres d'amphores. Glux-en-Glenne : Bibracte, centre archéologique européen du Mont Beuvray, 2003. (Bibracte : 7).

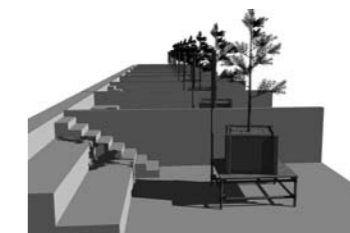
Activités éducatives pour les scolaires autour de l'œuvre *For EVERGREEN® Forest* (primaire, collège et lycée)

La rencontre d'œuvres contemporaines et de collections archéologiques dans un même espace ouvre un vaste champ de réflexion sur la nature des œuvres et des objets exposés comme sur le discours qui est porté sur eux.

Ateliers *in situ* : axe de travail principal, les différentes notions de paysage. Pour un archéologue comprendre le paysage consiste à lire les éléments naturels et ceux qui se rapportent à l'occupation du sol par l'Homme. Pour les artistes, le paysage est une construction du regard. Peintres, écrivains, photographes ont forgé une mythologie de la nature et l'ont cadrée, dans des plans choisis suivant certains codes de représentation.

Atelier pratique : le protocole mis en œuvre dans la recherche archéologique sera appliqué à l'œuvre de Nicolas Royer. Mesures, relevés, dessins précis, identification des matériaux utilisés, description des formes, interprétation de l'œuvre en fonction du contexte de présentation.

L'éducation artistique et culturelle est aujourd'hui une priorité partagée par les ministres de la Culture et de la Communication et de l'Éducation nationale. C'est pourquoi, tous les enseignants qui le souhaitent peuvent élaborer leur projet en concertation avec les structures culturelles (Parc Saint Léger / Bibracte).



Nicolas Royer : éléments biographiques

Né en 1973 à Toulouse, Nicolas Royer vit à Orléans depuis 2000. Diplômé de l'École nationale supérieure d'art de la Villa Arson à Nice en 1998, il a présenté son travail à Toulouse (Alaplage, 2000), Marseille (Red District, 2002 et 2005), Orléans (Le Bol 2007, Collégiale Saint-Pierre-Le-Puellier, 2005) et Châtellerault (Galerie de l'ancien collège, 2008).

Il a également réalisé des œuvres dans le cadre de la procédure de commande publique du 1% artistique à Blois (2008, Lycée Augustin Thierry) et à Orléans (2009, IUT Chimie, Université Orléans-La Source).

Réactif et polyvalent, Nicolas Royer se définit avant tout comme un peintre, pratiquant une peinture débarrassée de tout complexe. Par le recours à différents supports, matériaux, outils et contextes de travail, il transgresse la notion de peinture traditionnelle et interpelle plutôt l'idée du champ artistique en jouant constamment avec les déplacements de sens et les pertes de repères.

Nicolas Royer utilise l'environnement urbain et social comme éléments constitutifs de son travail. Les images publicitaires, les logos, apparaissent de façon récurrente pour questionner notre rapport à l'art et à la société dans une époque où les images et les informations circulent à flux tendu.

Ses interventions *in situ*, comme *For EVERGREEN® Forest 1/1 : 1/5* à Bibracte, fonctionnent comme des événements perturbateurs du site où elles s'inscrivent afin de faire émerger des problématiques en souterrain. Pour Nicolas Royer, « l'art c'est provoquer l'expérience », et c'est en produisant des idées et des formes dans un rapport social aux autres qu'il parvient à susciter réactions, critiques, discussions toujours susceptibles de relancer le travail sur des pistes imprévues.

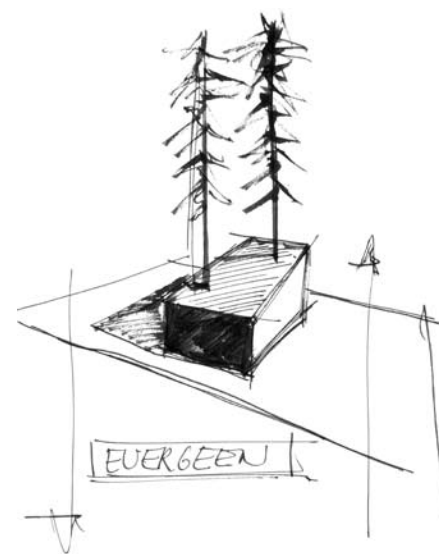
www.un-projet.net



Casper David Friedrich, *Le Midi*, 1820, huile sur toile, 20 x 30 cm



© un-projet/Nicolas Royer



Musée de Bibracte / Morvan / Bourgogne

Mont Beuvray - 71990 Saint-Léger-sous-Beuvray
tél. 03 85 86 52 35 / fax. 03 85 82 58 00
info@bibracte.fr
www.bibracte.fr

Siège social : centre archéologique européen - 58370 Glux-en-Glenne

Le musée est ouvert tous les jours du 14 mars au 15 novembre 2009, de 10h à 18h, et jusqu'à 19h en juillet et en août.

Bibracte, Centre archéologique européen est un établissement public de coopération culturelle qui reçoit le soutien de l'État, du Conseil Général de Bourgogne, du Conseil Général de la Nièvre, du Conseil Général de la Saône-et-Loire, du Parc naturel régional du Morvan et du Centre des monuments nationaux.

Le Parc Saint Léger Hors les murs a comme mission de diffuser la création contemporaine à l'échelle du territoire de la Nièvre en collaboration avec un réseau de partenaires variés : établissements scolaires, musées, centres sociaux ou associations.

Le Parc Saint Léger est principalement soutenu par le Conseil Général de la Nièvre, avec le concours du ministère de la Culture et de la Communication, DRAC de Bourgogne, du Conseil Régional de Bourgogne, et de la Ville de Pougues-les-Eaux.

Remerciements

François Naudet, Anne Dallant (DRAC Bourgogne), et aussi Anne-Catherine Loisier, Vice-Présidente du Parc Naturel régional du Morvan pour avoir lancé l'idée, et l'agence culturelle du Parc pour avoir animé le groupe de réflexion qui a conduit au choix de Nicolas Royer.

B I B R A C T E

PARC SAINT LÉGER
HORS LES MURS

